

Royā LETĀFATI

Un regard Autre sur la modernité: Les *Nouvelles asiatiques* de Gobineau

«Il voyait ce que les gens d'ici regardaient sans voir, sans le mettre sous forme narrative. Ce Gobineau était un type terrible. As-tu lu son *Religions et philosophies* dans l'Asie Centrale?» (Sâdegh Hedâyat)¹.

Arthur de Gobineau (1816-1882) découvrit l'Iran le 14 février 1855 alors qu'il y arrivait en tant que premier secrétaire du gouvernement français. Sous ce titre, Gobineau vécut trois ans en Iran et ce n'est que plus tard, en janvier 1862, qu'il effectua un deuxième voyage dans le pays.

Obsédé par le déclin sans retour de l'humanité («L'humanité est née pour s'anéantir dans un abaissement ininterrompu des splendides capacités des héros des premiers âges»²), il a

1. Cf. M. F. Farzâneh, *Rencontres avec Sâdegh Hedâyat*, Paris, José Corti, 1993, p.95.

2. A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, in *Œuvres*, éd. La Pléiade, 1983, t. I, p. 1248. Toutes nos références proviennent de l'édition de La Pléiade.

développé dans son œuvre une théorie de la dégénérescence humaine généralisée et sans appel. Ce qui l'effraie, c'est la dégradation de l'humain par l'altération, c'est la perte d'identité et de puissance occasionnée par la rencontre avec l'autre. La décadence de l'humanité est le résultat de son altération et c'est l'autre, chez Gobineau, qui nous condamne à mourir. L'humanité a atteint «le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres: médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant»³. Notre temps est celui du "dernier soupir" de l'humanité.

Cette vision crépusculaire de l'humanité qui anime la personnalité de Gobineau disparaît dès qu'il s'agit de l'Asie. Gobineau trouve un apaisement moral devant les splendeurs de l'exotisme oriental:

«Je me souviens d'avoir été à Suez dans un état analogue à celui d'un néophyte qui va devenir initié et qui, arrivé au seuil du temple, touche de la main le rideau étendu devant le sanctuaire»⁴.

Les *Nouvelles asiatiques*, l'œuvre de la vieillesse de l'écrivain (elles ont été composées à Stockholm entre le mois d'août 1872 et mai 1874), se présentent comme le sommet de l'expérience iranienne de Gobineau: le nouvelliste veut y résumer le monde iranien dans lequel il a vécu.

Or, en réalité, son séjour en Iran coïncide avec l'introduction des modèles européens dans ce pays: c'est l'époque où l'Europe tente déjà de s'imposer comme exemple à tout l'Orient et les six nouvelles qui composent le recueil annoncent le drame de l'introduction des modes de vie occidentaux dans la vie de l'Iran ainsi que dans celle de ses voisins, le Caucase et l'Empire Ottoman. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, l'influence occidentale s'est fait sentir en Iran et lorsqu'au mois de juillet 1855 le comte de Gobineau s'installe à Téhéran, la Perse avait déjà commencé sa "modernisation".

Nasser-eddin shah, le troisième roi Qajar-il a régné de

3. *Ibid*, p.284

4. *Trois ans en Asie, in Œuvres t. II*, p.57.

1848 à 1896-, avait exprimé dès son accession au pouvoir son souhait d'élargir les relations du pays avec le monde occidental, particulièrement avec la France. En dépit des difficultés financières qui menaçaient l'Iran, le roi avait entrepris plusieurs voyages en Europe. Séduit par le luxe de la vie occidentale, Nasser-eddin shah avait énormément dépensé pour réaliser ses projets de modernisation. Néanmoins, en raison du décalage entre les désirs de rénovation du souverain et les besoins concrets et immédiats du pays, toute tentative de réforme prenait un caractère dérisoire: «Le shah n'ignorait pas les problèmes de son royaume. Mais il était incapable de réaliser les réformes utiles à son peuple»⁵.

Gobineau dans une de ses *Nouvelles asiatiques*, «La Guerre des Turcomans», illustre le conflit tantôt latent, tantôt manifeste, entre l'esprit fortement traditionnel du peuple et les tentations de modernité du roi et de ses conseillers européens. Écoutons plutôt Ghoulam-Husseïn, le héros de la nouvelle:

«Tout d'un coup, le roi s'étant placé avec les grands seigneurs sur une éminence, on donna l'ordre de faire courir de côté et d'autre les officiers de *tamasha*. Il est assez curieux que les Européens, dont les langages sont aussi absurdes que l'esprit, aient eu l'avantage de nous emprunter ce mot qui rend parfaitement la chose. Seulement dans leur impuissance de bien prononcer, ces imbéciles disent "Etat-majeur". "Tamasha", comme on sait, c'est tout ce qui sert à faire un beau spectacle et c'est la seule chose utile que j'aie jamais remarquée dans la tactique européenne. [...] Quand le roi se fut amusé quelques temps à considérer ce *tamasha*, on voulut lui montrer comment on allait traiter les Turcomans et pour cela on avait préparé une mine que l'on fit sauter. Seulement, on ne se donna pas le temps d'attendre que les soldats, aux environs, fussent avertis de se retirer, de sorte qu'on en tua trois ou quatre; sauf cet accident, tout alla très bien et on s'amusa beaucoup»⁶.

Lorsque les événements qui surgissent dans la vie de l'Oriental ne correspondent plus à ses habitudes ou à sa façon

5. Cf. Fereydoun Adamiyat, *Ideoloži-ye nehzat-e mašrutiyat*, (L'Idéologie du mouvement Constitutionnel), Téhéran, Rose, 1335 (1956) pp. 18-19.

6. «La Guerre des Turcomans», *Œuvres*, t. III, pp. 459-460.

habituelle de les appréhender, il est conduit à les déformer pour qu'ils s'accordent à ses «propres catégories culturelles»: «Car, écrit Daryush Shayegan, non seulement les choses changent de figure en passant par le filtre du regard de l'autre, mais elles deviennent des choses nouvelles, inédites»⁷. Afin d'illustrer son propos, le philosophe iranien se réfère à Gobineau. Ce dernier, grâce à sa compréhension et son acceptation de la différence qui par ailleurs permet le maintien de la diversité, expliquait que l'image de Voltaire se déformait en entrant dans le champ de la culture persane: son nom devient Valater et il se transforme en un vaurien à la chemise déboutonnée, passant son temps à boire, à se moquer des mollahs, à courtiser les femmes⁸.

«La Guerre des Turcomans» peut ainsi être considérée comme une réflexion sur les rapports de l'Orient et de l'Occident. Dans cette nouvelle, Gobineau cherche à montrer que ces rapports sont loin d'être basés sur un respect mutuel. Les Occidentaux débarqués en Iran pour moderniser le pays ne s'occupent guère des croyances et des traditions locales. Aveuglé par l'efficacité technique, l'Occidental néglige les différences qui le séparent de l'Orient. Il cherche seulement à imposer sa façon de concevoir les faits et c'est contre cette «mission civilisatrice» de l'Europe que Gobineau se révolte, conscient qu'il est des résultats néfastes de cette mission.

Quant à l'Oriental, il est tout à fait désarmé face à l'introduction du système d'Occident. La pénétration de l'Occident en Orient produit des êtres déracinés et sans aucune originalité. Ainsi le personnage d'Assanof, [Hasan-uf] dans «La danseuse de Shamakha», amène à réfléchir sur les conséquences de l'introduction des formes de vie occidentale dans les pays à culture traditionnelle:

«La vérité était que le pauvre Assanof n'était pas russe, n'était pas sauvage, n'était pas civilisé, mais de tout cela un peu, et les pauvres êtres que les périodes et les pays de transition déforment

7. Cf. Dāryush Shayegan, *Les Illusions de l'identité*, Paris, Felin, 1992, p. 312.

8. *Ibid.*

de la sorte, sont fort incomplets, fort méprisables et réservés à plus de vices et de malheurs que de vertu et de félicité»⁹

Ces lignes, fort démonstratives, mettent en scène la vie des hommes dans les pays qui sont dans un état intermédiaire. La médiocrité issue de l'aliénation de leur identité est le trait dominant de leur caractère.

L'occidentalisation illusoire de l'Orient produit des hommes et des femmes médiocres qui au fond restent essentiellement différents de l'Occidental. A cet égard, la description de "quelques Osmanlis" dans «La Vie de voyage» n'est pas innocente. Dans cette nouvelle, pour qualifier les Osmanlis, Gobineau n'hésite pas à employer l'adjectif "régénéré"¹⁰. En évoquant le pacha d'Erzeroum et sa famille, l'auteur écrit que «La hanoum, la dame, s'habillait à l'européenne et ne portait que des modes de Paris qu'elle faisait également porter à ses deux enfants, (...). Elle aurait voulu aller au théâtre, au bal, au bois de Boulogne, aux courses de Chantilly, aux soupers du café anglais (...). Pour les Asiatiques civilisés, l'idéal de la vie intelligente est, chez les hommes, la vie du club et, chez les femmes, celle du demi-monde»¹¹.

Tissées de référence à la réalité extérieure, les *Nouvelles asiatiques* se présentent comme le regard curieux d'un écrivain qui a acquis la certitude que les hommes ne sont nulle part les mêmes¹². En se donnant une mission pédagogique, Arthur de Gobineau promène ses lecteurs dans le voisinage de la Perse. Il semble qu'il ait voulu nous montrer, à nous autres Orientaux, qu'à la suite d'une rupture avec nos propres traditions nous sommes conduits à rompre ou à restreindre nos relations culturelles et spirituelles avec nos voisins. L'image de la modernité, telle qu'elle est comprise dans les pays voisins de l'Iran d'alors, est assez significative. Elle montre, et l'histoire l'a vérifié, la prédiction de Gobineau selon laquelle tous les

9. A. de Gobineau, «La danseuse de Shamakha» (*Œuvres* t. III, p.351).

10. «La Vie de voyage» (*Op. cit.*, p.356).

11. *Ibid.*

12. *Nouvelles asiatiques*, Introduction (*Ibid.*, p.308).

pays asiatiques ont fatalement un destin commun. Citons à ce propos D. Shayegan qui, dans ses réflexions, rejoint l'écrivain français en constatant que:

«Non seulement les grandes civilisations asiatiques ne sont pas conscientes de la fatalité de leur destin commun, mais en plus, elles n'entretiennent point une solide relation entre elles. Si les pays asiatiques sont indifférents à l'égard de leurs voisins, c'est parce que, de nos jours, l'Occident est devenu en Asie le symbole de la grandeur. L'Occident est pour eux le symbole de la perfection qu'ils souhaitent atteindre (...). En effet, ignorer les autres vient du fait qu'on s'ignore soi-même»¹³.

Gobineau, parce qu'il a su rejeter son extériorité par rapport à ce qu'il décrit et parce qu'il était doté d'une vaste connaissance de l'Iran: «Les Persans dont je peux parler avec plus de détails pour les avoir mieux vus»¹⁴, explique que le fait d'être Persan consiste à voir les choses d'une certaine façon et que les comportements sont indubitablement soumis à l'histoire ainsi qu'au niveau culturel de la société. La particularité des Persans dans les *Nouvelles asiatiques* réside dans le fait qu'ils refusent encore tout ce qui vient de l'extérieur et perturbe leur propre façon de vivre. Les propositions de réforme des Européens pour le héros de la «Guerre des Turcomans» paraissent absurdes: Ghoulam-Hussein est conscient que tout ce que les Européens proposent sera peut-être convenable pour eux-mêmes, mais nullement pour les Iraniens:

«Pour moi, j'ai vu tout de suite ce qu'étaient les instructeurs européens et je m'en suis tenu le plus loin possible; comme le Vékyl, mon ami, avait eu le soin de me recommander au sultan, je n'allais jamais à ce qu'on appelle l'exercice et mon existence était fort supportable»¹⁵.

C'est ainsi que cet écrivain révolté, cet homme du refus, en pastichant dans les *Nouvelles asiatiques* la manière des conteurs orientaux, raconte, en se basant sur d'illusoires au-

13. Daryush Shayegan, *Asiyā dar barābar-e Garb* (L'Asie face à l'Occident), Téhéran, Amir-Kabir, 1356 (1977), pp. 173-174.

14. *Trois ans en Asie* (*Œuvres*, t.II, p.226).

15. «La Guerre des Turcomans» (*Œuvres*, t.III, p.454).

torités, ce qu'était l'Iran au milieu du XIX^e siècle.

C'est par ses différences d'avec l'Europe que le monde iranien a réussi à charmer l'écrivain français. Pour Gobineau qui n'avait jamais estimé la démocratie, modèle français, et qui éprouvait « beaucoup de mépris pour les bourgeois, gens prêts à vendre leur place au paradis », ¹⁶ l'Iran féodal de l'époque était une terre pleine de promesses. En Europe, tout le heurtait et lui paraissait médiocre: « De toute l'Europe, je n'aime que ce qui n'est plus » ¹⁷.

Les *Nouvelles asiatiques* brossent un tableau de l'Iran essayant de se protéger contre l'invasion de la modernité. Les Persans de Gobineau se sentent en sécurité dans un monde qui est en accord avec leur pensée. C'est ainsi que toute tentative de changement déclenche chez eux une attitude de défense et de refus. La lecture de ces nouvelles nous révèle la nostalgie de Gobineau pour un paradis perdu, loin de toute corruption et de souillure des temps modernes. Aux yeux de Gobineau, la Perse se présente comme une cure de jouvence. Le soleil qui chauffe la terre est en même temps la source d'un bonheur intense. Dans « la Guerre des Turcomans », le nouvelliste identifie ce pays à la lumière: « ... Iran! cher Iran! Lumière de mes yeux! » ¹⁸ Les *Nouvelles asiatiques* mettent à nu la force de la vie en Asie tout comme elles mettent en valeur la lumière de l'Asie contre l'obscurité de l'Europe où les hommes sont abandonnés aux ombres: « ... dureté des cœurs chez les hommes, cruauté et sévérité chez les gouvernements et de la liberté nulle part » ¹⁹. Ainsi, la fascination de la Perse est, chez Gobineau, celle de la différence: ce pays s'oppose à une civilisation utilitaire et fonctionnelle qui a perdu le sens de la joie.

Mais les *Nouvelles asiatiques* témoignent également de l'atti-

16. Cf. Jean Boissel, *Gobineau: Un Don Quichotte tragique*, Paris, Hachette, 1981, p.13.

17. Gobineau à Prokesch-Osten, le 11 mars 1873, in *Correspondance entre Gobineau et Prokesch*, Paris, Plon, 1933, p.370.

18. « La Guerre des Turcomans » (*Œuvres*, t.III, p.478).

19. « La vie de voyage » (*Œuvres*, t.III, p. 557).

tude polémique de l'auteur à l'égard de l'Occident. Evidemment, comme nous avons essayé de le montrer, Gobineau condamne l'uniformisation du monde à la suite de la disparition de l'Autre. Cependant, cette condamnation de l'occidentalisation de l'Orient n'est pas dans le but de défendre l'un au détriment de l'autre. Conscient à la fois des différences qui séparent l'Orient de l'Occident et de leur destin pourtant désormais inséparable, Gobineau, avec sa sagesse prophétique, propose qu'on retienne ce qu'il y a de meilleur dans l'Orient comme dans l'Occident.

Au terme de ce propos, comment ne pas évoquer l'image de l'enfant fou présentée à la fin de *Trois ans en Asie*. Elle doit être comprise comme une invitation à un respect mutuel entre les hommes afin d'éviter les conflits issus du refus et de l'incompréhension de la différence:

« ... Un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans la main et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. [...] Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait tout ce qui au monde est réel. J'oserai dire que cet enfant me représente un peu le génie dominant de l'Asie, dès l'aurore des âges, moins occupé de la vie positive et des choses matérielles que d'obéir à un élan qui le pousse d'une force merveilleuse vers l'inconnu (...). Il a persévéré toujours et c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit, en somme, tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel»²⁰.

20. *Trois ans en Asie* (*Œuvres* t.II, pp.400-401).